

## AU CABESTAN !

Ignoré de la foule, dédaigné du monde élégant des baigneurs, oublié des géographes, le petit port de Veermunde ne forme pas une échancrure bien profonde dans les côtes de la mer du Nord.

La population est exclusivement composée de pêcheurs. Ces braves gens mènent une existence modeste, presque aussi contemplative qu'active et qui semblerait devoir être à l'abri des soucis de l'esprit et des troubles de l'âme. Il n'en est rien pourtant. On peut dire que partout où l'homme végète, il s'agit sous le joug de ses passions. A Veermunde, aussi bien qu'ailleurs, il n'échappe pas à la loi commune.

Là, vit une nombreuse et intéressante famille, ou plutôt une double famille d'origine locale, formée par l'alliance d'un fils Perrot avec une fille Dordain, et d'un fils Dordain avec une fille Perrot. Unis par les liens du sang, du voisinage, et en quelque sorte par la mitoyenneté de leurs demeures et de leurs intérêts, ces braves cœurs ne vivaient cependant pas toujours en parfaite intelligence.

Il existait, entre les Perrot-Dordain et les Dordain-Perrot, une sorte de rivalité qu'on pourrait expliquer par la jalousie professionnelle et qui amenait fatalement des dissensions et des tiraillements plus ou moins pénibles. Ce qui est certain, c'est que leurs barques étaient toujours les mieux tenues et entretenues, leurs filets les plus soigneusement réparés. Leurs équipages, recrutés de part et d'autre dans chacune des deux familles, étaient disciplinés comme il convient dans la profession, et faisaient preuve de la même activité et du même bon vouloir.

La barque des Perrot avait pour patron Timothée Perrot, le plus expérimenté des chefs de la pêche côtière, le plus intelligent, le plus sagace des gens du pays. Doué d'une grande puissance d'observation, d'un esprit mûr, d'un caractère réfléchi, il avait emmagasiné et coordonné les connaissances qui constituent la science et la morale de la vie pratique. L'estime qu'il inspirait à tous lui donnait dans le pays une autorité qu'il ne recherchait pas et dont il n'avait garde d'abuser.

La barque rivale avait pour patron Jean Dordain, qui était avant tout et par-dessus tout un rude matelot. La sé-

rière discipline qu'il avait imposée à son équipage, composé de ses proches, l'obéissance et la solidarité qu'il avait inspirées, lui assuraient le succès autant qu'il est possible de l'assurer avec les hasards de la mer.

Comment et à quel propos cette rivalité des deux familles, qui avait d'abord pris le caractère d'une noble émulation s'exerçant à bonne intention et avec profit, dévia-t-elle peu à peu en une passion mauvaise, menaçant de tourner à l'envie? Nul n'aurait pu le dire.

Est-il donc vrai que toujours les cousins et les voisins auront entre eux la guerre? Hélas! on se froisse d'autant plus qu'on se touche de plus près.

Or, à Veermunde, les choses en étaient là, sans pourtant aller jusqu'à l'animosité. Non, en somme, le naturel était excellent, et personne n'oubliait jamais les égards ou même les sentiments qu'inspire la nature aux membres d'une même famille.

Un événement, depuis longtemps prévu, et qui devait rapprocher encore les Perrot et les Dordain, faillit au contraire les séparer à tout jamais.

Un dimanche, Timothée, revêtu de ses plus beaux habits, s'en vint solennellement demander à Jean la main de sa fille Mariette pour son fils Jacques.

La réponse ne se fit pas attendre. Jean mit sa main dans la main de Timothée en disant :

"O'est entendu! ton fils sera mon fils, ma fille sera ta fille."

Puis, l'on se mit à causer affaires et à débattre les clauses du contrat.

Bien que Timothée fût très désintéressé pour lui-même, il avait à sauvegarder les intérêts de tous ses enfants, et s'il voulait bien être généreux, il ne pouvait être injuste en favorisant l'un aux dépens des autres.

De tout autre humeur était Jean. Il n'avait qu'une fille, une unique enfant, ne s'occupait égoïstement que d'elle, et il prétendait que son mari fût le plus riche possible. Ses exigences furent telles, que les deux hommes, qui s'étaient, dès l'abord, jetés dans les bras l'un de l'autre, se quittèrent en se tournant le dos.

Jean jura qu'il n'y avait rien de fait, et signifia à sa fille de ne plus songer à prendre pour mari son cousin Jacques.

Les jeunes gens s'aimaient. Mariette pleura et dit :

"Puisque je ne peux pas épouser Jacques, je ne me marierai jamais."

Jacques se fâcha tout rouge et dit :

"Puisque je ne puis pas épouser Mariette, j'abandonne la pêche. Je m'embarquerai sur un bâtiment de l'État. Je m'en irai bien loin, bien loin, et je ne reviendrai plus jamais au pays."

De part et d'autre on continua à se bouder, à se chamailler.

Jacques avait pris le temps de réfléchir. En bon garçon et en fils soumis, il pensa qu'il viendrait à bout de fléchir son père à force de patience et de bonne volonté au travail. Il ne partit pas.

Quand Mariette vit que Jacques n'abandonnait pas la pêche, elle sécha ses larmes, et l'espoir rentra dans son cœur.

Cependant Jean s'entêtait dans son idée, et tout Veermunde lui donnait tort.

Que pouvait faire Timothée? Il attendait, muet et résigné, qu'un bon mouvement ramônât à la raison ce parent momentanément égaré par l'avarice, et qui ne pouvait pas plus demeurer un homme insensé qu'un père inflexible.

Tout illettré qu'il fût, le père Timothée, ainsi que tout le monde l'appelait, aurait eu, s'il avait voulu parler, le tact et l'éloquence qu'inspire aux bons cœurs et aux esprits sains le désir de bien dire et de bien faire.

Il ne manquait pas de bonnes raisons à alléguer en faveur de l'union projetée, mais il savait qu'avec les natures têtues et prime-sautières, les discours et les sermons manquent leur effet.

Pour qu'une vérité pénètre dans un cerveau inculte et y demeure, il faut, pour ainsi dire, qu'elle se matérialise, qu'elle soit vivante, et c'est là l'avantage des apologues.

L'occasion de

rendre ses conseils sensibles se présenta d'elle-même à Timothée sans qu'il lui fût nécessaire de la chercher.

Un soir, après une journée calme qu'un soleil couchant avait close sans indices fâcheux, le temps parut propice à la pêche. Des volées de goélands et de mouettes, embrasant un assez large espace dans la haute mer, présageaient un passage de poissons. Aussi, la flottille du port apparut bientôt et les bateaux, partis presque en même temps, s'éparpillèrent au large.

A peine s'étaient-ils perdus dans les ombres de la nuit, que le ciel devint subitement menaçant. Une de ces tempêtes fréquentes, au confluent de la mer du Nord et du Pas-de-Calais, pûr tellement imminente que les patrons, qui n'avaient pas confiance dans la solidité de leurs barques, se hâtèrent de s'éloigner du lieu où le péril était le plus à craindre. Bien leur en prit.

Soudainement, l'ouragan éclata dans toute sa terrible rigueur, et les pêcheurs qui s'étaient aventurés dans ces parages si calmes quelques heures auparavant, furent réduits à un désespoir auquel arrivent à grand-peine les hommes de mer. Les Perrot et les Dordain étaient de ce nombre. Qu'étaient ils devenus dans la nuit sombre, dans ce fracas de la tempête qui empêchait de rien voir et de rien entendre?

A la pointe du jour, quand le calme se rétablit, le patron Timothée rencontra sur sa route la barque de Jean, désemparée, démantelée, qui manœuvrait à grand-peine et en grand péril. L'accoster, lui jeter un câble de remorque, fut l'affaire d'un instant. Les deux barques, naviguant de conserve, rentrèrent enfin au port. Dieu merci! personne ne manquait à l'appel! mais il était de toute urgence d'amener la barque Dordain pour la radouber. A cet effet, il fallut employer le cabestan.



"Ho, là, hisse!" (P. 10, col. 2.)